

Epilogue 12 (Epilogue) :

Enfants du
Mékong

Et pour quelques kilomètres de plus...

20 Mai au 22 Juin 2019 (by Pierre)

Tandis que l'avion descend doucement au-dessus de la mer, des centaines de barres d'immeubles bruns clairs apparaissent, se massant le long de la côte en une forêt de béton. Derrière, les montagnes pointent leurs pics encore enneigés à quelques kilomètres seulement de la plage. Leurs coteaux, eux, arborent les traits méditerranéens, paysages secs de roches et de résineux dont on entendrait presque chanter les cigales...



Nous voilà pour trois semaines au Liban, à la découverte d'un pays bien mystérieux pour nous, et à la rencontre d'une association où nous pourrions peut-être nous engager un an à partir de septembre. Et la découverte commence sur les chapeaux de roues puisque, sitôt arrivés à Bikfaya, petite ville à une heure au Nord de Beyrouth, nous reprenons la direction de la capitale avec Hector, le responsable de « Message de Paix ». C'est dans le cadre magistral d'une demeure gigantesque au patio richement décoré que se tient la réunion à laquelle nous assistons le premier soir de notre arrivée. Elle rassemble une trentaine de représentants des principales associations qui œuvrent dans le pays pour l'amitié islamo-chrétienne, qui viennent apprendre à se connaître et échanger sur les actions qu'ils pourraient mener ensemble. Musulmans chiites, sunnites ou druzes, chrétiens maronites, grecs orthodoxes, arméniens apostoliques, sont plus ou moins reconnaissables à leurs tenues vestimentaires distinctes, et nous sommes séduits de les voir tous rassemblés à la même table que ce soit pour construire ensemble la paix ou pour partager ensuite l'Iftar, la rupture du jeûne du ramadan autour de dizaines de plats de mezze, houmous, aubergines et autres grillades. Le « vivre-ensemble » des dix-huit confessions qui constituent ce pays pris entre les feux de la Syrie et du conflit israélo-palestinien était l'un des aspects qui nous attiraient. Et la réunion de ce soir nous plonge tout de suite dans le bain.



C'est donc avec un peu de fatigue mais beaucoup d'enthousiasme que nous attaquons le lendemain l'exploration de l'association, et l'accueil qu'on nous y réserve balaye rapidement les dernières traces de sommeil. Hector et Manale, la directrice, sont aux petits soins durant les jours suivants et nous accordent quotidiennement un temps considérable pour nous accompagner au mieux dans la compréhension de ce qui se vit ici. Message de Paix accueille une cinquantaine de personnes handicapées mentales ou souffrant de maladies psychiques, à la journée ou avec un hébergement collectif, et leur propose, en fonction de leurs capacités, activités pédagogiques ou ateliers professionnels. Durant une dizaine de jours, nous travaillons aux côtés des personnes accueillies à la cuisine, à la fabrication des bougies ou à l'assemblage de décorations d'événements. Nous assistons aux jeux et temps de formation proposés dans la journée, et partageons aussi le quotidien sur les temps de repas, la vie de foyer où nous logeons également, et quelques moments informels autour d'un basket ou d'un peu de musique au rythme de laquelle chacun danse avec enthousiasme. La joie et la simplicité qui se partagent ici font plaisir à voir. Nous sommes vite séduits par l'engagement de tous dans l'association et la disponibilité de chacun. Plus encore, cette manière de placer l'humain et la rencontre avant toute préoccupation d'efficacité nous touche... On a beaucoup à apprendre dans nos modèles entrepreneuriaux français !

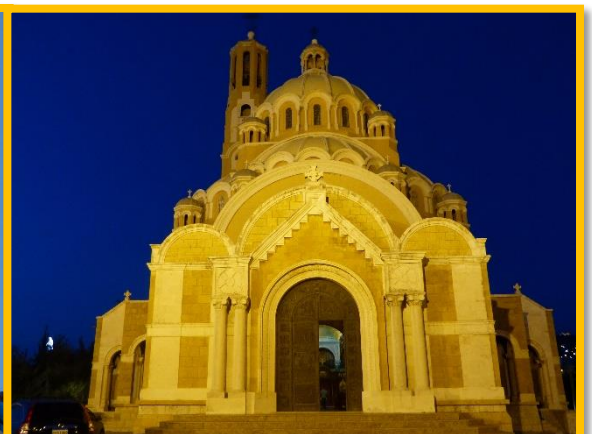


Si j'ai, de mon côté, un certain malaise pour entrer en contact avec les personnes handicapées, Lucie, qui d'habitude se lie vite par le jeu et la douceur, constate rapidement que la langue constitue un obstacle important pour créer du lien. Malgré tout, peu à peu, des premières idées de missions se dessinent et nous essayons d'imaginer un quotidien libanais pour une année complète...

Nous sommes avec les « jeunes » de 18 à 70 ans le matin, et profitons de l'après-midi pour travailler un peu sur les montages de notre voyage à vélo, essayer de discerner nos choix futurs, ou découvrir les environs. Nous avons été immédiatement surpris par la modernité du pays : infrastructures récentes, voitures rutilantes quasi indispensables pour tout déplacement, devantures de magasins aux vitres brillantes, trottoirs macadamisés, immeubles partout de moins de cinquante ans, conséquence des récents épisodes de guerre... Bien loin des petites maisons de pierres perdues dans la montagne qu'on imaginait. Cette fois, nous avons définitivement quitté la ruralité et le mode de vie asiatique ou même indien pour nous rapprocher de l'Occident. Nous retrouvons les supermarchés et les magasins de vêtements bardés de banderoles promotionnelles, les fast-foods et les galeries commerciales, les gens qui vivent « à l'intérieur » et ne sont dans la rue qu'en « transit »... Un peu loin de l'image qu'on avait pour notre volontariat. Mais bon, si la mission et l'association sont intéressantes, on peut aussi se laisser surprendre...



En parallèle, Manale et Hector s'assurent constamment que notre emploi du temps soit bien rempli et nous entraînent tous les soirs découvrir les lieux ou les gens qui nous entourent. Pour les lieux, il s'agit, la grande majorité du temps, d'édifices religieux : statue de la vierge que des centaines de pèlerins viennent honorer quotidiennement, couvents, cathédrales... Il faut dire que toute la société libanaise semble construite avec comme pilier central ces questions religieuses. Et peu à peu, cela nous met doucement mal à l'aise. Chaque personne, par ses habits, par son nom, par sa provenance est immédiatement définie par sa religion, et comme... étiquetée. On ne peut croiser un village sans qu'on nous dise qu'il est chiite, maronite, ou alaouite. On nous raconte systématiquement en contraste l'histoire d'avant les guerres civiles de 75 où l'on se fichait de la confession de son voisin... Et peu à peu, on observe que l'un ou l'autre va privilégier telle épicerie parce qu'elle est tenue par quelqu'un de sa communauté, que les quartiers vont se construire sur une unité de confession, et que le vivre-ensemble que nous pensions avoir entraperçu lors de notre première soirée n'est qu'un bel idéal qui est bien loin de se vivre dans le quotidien de tout un chacun... Surtout, il est impératif de conserver un équilibre parfait et bien précaire entre les deux religions majoritaires, sans quoi la paix fragile risque de voler en éclat. Ainsi, si un évènement, qu'il soit national ou en petit comité, est fait pour une fête musulmane, on ne peut éviter de faire l'équivalent à une prochaine fête chrétienne. Si tel



privège, du jour férié à la promotion, a été accordé à l'un, il doit l'être de la même façon pour les autres. Et la discussion d'une date de réunion peut prendre des heures pour que l'un des deux camps ne se sente pas lésé. Subtil... et un peu effrayant. A cet éclairage, le gouvernement confessionnel, dont le fonctionnement nous semblait intéressant pour les spécificités de ce pays, nous apparaît brutalement comme un poids d'une inertie considérable : le président doit être un chrétien maronite, le premier ministre un musulman sunnite, et le président du parlement un chiite. Il en va de même pour les ministres, au nombre de 30 pour trouver l'équilibre... Mais des conséquences plus importantes resurgissent aussi sur la société. Ainsi, l'accueil des réfugiés était un sujet que nous étions curieux de découvrir dans ce petit pays de quatre millions d'habitants qui cohabitent avec près de deux millions de Syriens. Mais la réalité est loin de « l'accueil » que nous avons imaginé. Depuis la guerre civile, le Liban équilibre comme il le peut sa population composée à 40% de chrétiens et 60% de musulmans. Comment, dans ses conditions, intégrer 50% de population supplémentaire, en immense majorité musulmane, sans embraser à nouveau le pays tout entier ? Alors les nouveaux venus s'entassent dans des camps plus ou moins tolérés dans des conditions affreuses, et si certains Libanais ou associations font preuve d'une grande solidarité envers eux, beaucoup penchent plutôt vers la peur, l'exploitation et le racisme, tandis que certaines associations européennes viennent soutenir une soi-disant intégration qui évite que ces réfugiés ne débarquent chez nous...



Outch, ça nous refroidit ! Oh, bien-sûr, les réalités sont bien plus complexes que cela, et ce n'est sûrement pas en trois petites semaines que l'on va comprendre les problématiques d'un pays, mais si certains ont du mal à atterrir au retour en France après un long voyage, notre choc culturel à nous sera entre l'Inde et le Liban. Si l'Inde en connaît un rayon en matière de conflits religieux, nous y avons vu au quotidien plutôt des familles où chacun pouvait avoir ses propres convictions, et des villages où sikhs, hindous, musulmans et chrétiens se côtoyaient sans se poser de questions. Nous étions aussi dans un environnement où tout est un peu brut, pas forcément soigné, et souvent « dans son jus » mais où les gens sont francs, simples et vrais. Ici, conséquences à la fois d'un pays qui s'est modernisé très vite avec le grand frère occidental comme modèle, et d'une période d'après-guerre, tout est dans la surconsommation et l'apparence. Alors que la crise économique résultante notamment de la fermeture des frontières syrienne et israélienne est proche de faire s'effondrer le pays, chacun s'endette pour acheter la dernière voiture, célébrer le mariage du siècle dans un cadre clinquant ou consommer du moderne, du hi-tech et du gadget. Question de dignité... Il faut montrer que tout va bien. Alors on change de coiffure tous les trois jours, on commande plus qu'on ne pourra jamais manger au restau et on se bouscule dans les grands centres commerciaux... Cette culture de consommation semble même se traduire dans l'assiette : si les plats sont délicieux les premiers jours, ils en deviennent vite écœurants à force d'excès : fromage blanc à gogo, sandwichs deux fois par jour, viande grillée pleine de sauce... Quant aux préoccupations écologiques, elles suivent forcément la même ligne. Inexistantes. Pas de tri des déchets, d'immenses décharges à ciel ouverts qui se déversent dans la mer et du plastique à foison...





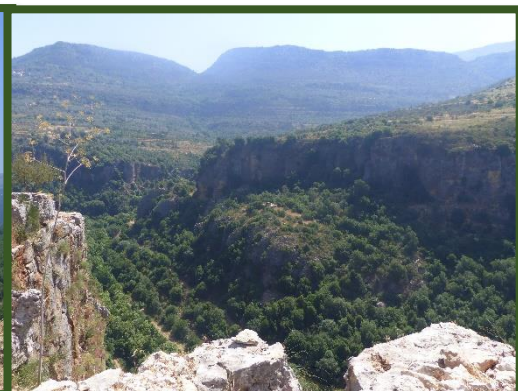
Peu à peu, notre émerveillement des premiers jours vacille. L'accueil demeure incroyable, la nature magnifique, et Lucie pourrait avoir une mission d'accompagnement pédagogique passionnante, même si ça semble moins bien parti pour moi...

Mais c'est la vie dans le pays dans laquelle nous avons surtout du mal à nous projeter. Un pays plus moderne et sans tout à fait la simplicité de vie que nous imaginions, pourquoi pas. Mais si l'on ne peut pas vraiment non plus y vivre nos aspirations autour de la réduction des déchets, de modes de vie alternatifs à nos sociétés de consommation, on commence à avoir du mal à y trouver du sens. Il faut dire qu'après huit mois dans la nature, avec une vie très simple et à manger forcément local en vivant avec les gens dans la rue, la différence est un peu brutale ! D'autant qu'ici, on a une chambre dans le foyer collectif sans vraiment de possibilité de faire notre cuisine, de vivre tel qu'on le souhaiterait, contraints par le rythme auquel on essaie de s'adapter et sans beaucoup d'intimité. D'ailleurs, je me rends compte que j'ai plus de mal que sur le vélo à avoir « mon temps à moi » et que je me sens un peu étouffé par le fait d'être à temps plein avec Lucie, sensation que je n'ai pas du tout ressentie dans le voyage à vélo... étrange...



Alors, peu à peu, si nous continuons de nous nourrir des échanges passionnants avec Hector, des découvertes de la nature et du peuple libanais, nous acquérons progressivement la conviction que nous ne nous voyons pas vivre ici pour une année complète. Malgré tout, nous sommes heureux d'avoir pu explorer cette réalité différente durant ces quelques semaines, et profitons des merveilles du pays, dans la jolie ville antique de Byblos ou dans les gorges de la chaîne de montagnes qui sépare la côte de la

vallée de la Bekaa, sous les pins des villages de montagne ou même dans les quartiers huppés de Beyrouth. Mais quand nous remontons dans l'avion, nous savons que le projet pour l'an prochain est encore à construire... De quoi bien occuper l'été. Mais avant cela... il reste quelques kilomètres à parcourir à vélo !





Ça fait au moins huit mois que je n'ai pas pris une douche aussi agréable ! Le triple jet d'eau tiède, parfaitement régulée par le thermostat, vient me masser le dos dans la cabine aux parois de verre qui retient l'air doux autour de moi en une atmosphère intimiste. Je viens de me réveiller dans un lit plus moelleux que tout ce dont on a profité depuis bien longtemps, emmitouflé sous la couette douillette enveloppée de la lumière du petit matin parisien. Le contact agréable du parquet contre mes pieds nus, l'odeur des pains au chocolat et croissants qui réchauffent au four, le calme de l'appartement aux murs d'un blanc impeccable et même – je vous jure, en plein Paris – le gazouillis de quelques oiseaux dans le parc voisin... Même le papier toilette est d'une douceur infinie à côté de celui du Liban qui me faisait regretter les douchettes asiatiques !

Il ne faut pas longtemps de retour de voyage pour prendre conscience de « l'îlot paradisiaque », évoqué dans les podcasts que j'écoutais il y a quelques semaines, que représente l'Europe... Tant de petits confort qu'on oublie dans l'habitude du quotidien.

Et en même temps, dans la douceur de ma douche, et un peu engourdi de ce confort si facile à retrouver, mon esprit s'interroge sur ce qu'il va rester de notre périple. Je suis relativement confiant sur l'application des enseignements reçus sur l'hospitalité, une certaine simplicité de vie dans les comportements et les contacts humains. Encore que... il était si difficile hier, dans la rue, de demander ne serait-ce qu'un partage de connexion à un passant inconnu pour vérifier notre route... Walid, le taxi qui nous a conduit, semblait bien gêné que je sois obligé de monter devant pour réussir à caser notre vélo encartonné à l'arrière de la voiture, et la surprise évidente qu'il a montré quand je lui ai demandé son prénom était assez édifiante sur l'incongruité de lui adresser la parole... Peut-on aller à contrecourant dans une société où la première règle est de « ne pas déranger » ? Je repense aux TGV français où le moindre éclat de voix serait réprimandé de vifs chuchotements et de regards agacés...

Mais c'est l'alimentation qui me préoccupe le plus ce matin. Hier soir, nos amis nous ont accueillis avec un bon petit repas. Elise avait même préparé des saucisses en pâte feuilletée, des toasts et une tarte au sucre. Je me suis régalé, mais après coup, j'ai été interpellé par les aliments sortis du congélateur, la grande tranche de viande et la quantité de sucre consommée... En dehors peut-être du Liban, cela fait des mois, et particulièrement en Inde, que nous mangeons des produits frais et locaux, riches de goûts naturels et, pour la plupart, issus récemment de la terre. Pas par grande idéologie écologiste ou alternative, mais simplement parce que c'est comme ça que ça fonctionne par raison économique : dans les villages et près des cantines où nous mangions sur la route, pas de supermarchés promettant tous les produits imaginables et des aliments pré-cuisinés pour faire gagner du temps, bien souvent même pas l'idée que l'on puisse faire autrement qu'avec les légumes cultivés dans le village et vendus sur les étals des voisins accompagnés d'un peu d'épices. Alors, si les conditions sanitaires laissent parfois à désirer, nous mangions sûrement plus sainement et plus naturellement que je ne l'ai jamais connu en France. Même le peu de viande – pour le coup souvent moins tendre que par chez nous, on n'a pas le luxe d'être très « sélect » – qu'on servait parfois dans nos assiettes venait juste d'être prélevé sur l'animal écorché présenté fièrement quelques mètres plus loin. Peut-être pas appétissant, mais autrement plus rattaché au réel que nos barquettes sous-vide qui nous font oublier le sang et les conditions d'élevage des steaks dont on se régale...

Je sens que cette façon de consommer était bien plus saine. Mais en serais-je capable en France ? Mes habitudes et la facilité de faire mes courses pour quelques semaines, de trouver tout au même endroit... Ces recettes que j'aime concocter et qui placent si souvent au centre une belle pièce de viande et s'appuient sur boîtes de conserves et produits surgelés... En fait, je ne sais pas faire autrement... Tiens, même là, j'ai envie de préparer un petit dessert – plein de sucre à nouveau – pour partager avec plaisir chez ceux qui nous invitent...

Oh, pas de jugements hâtifs, et surtout pas d'extrémisme radical dans mes positions – j'ai encore plus de mal à supporter ça ! – mais je sens que ça ne va pas être facile, même si j'ai envie de tendre vers ce retour à la simplicité aussi dans ce domaine.

Il faut dire que dans des pays comme l'Inde où l'on se régale dans la rue pour quelques dizaines de centimes, il n'y a pas trop de questions à se poser. Si on avait dû passer des heures à cuisiner, je ne suis pas sûr qu'on en aurait fait l'effort...

Hmmm, le chemin est encore long pour rejoindre les aspirations du voyage et réussir à les vivre dans notre quotidien confortable... « Bon, j'ai bien écrit, je vais me chercher quelques biscuits apéro... »

Les trois jours en Normandie, entre travaux de peinture, installation de clôture et soirées avec les copains nous plongent dans une ambiance champêtre qui nous permet de retrouver avec plaisir les jolis villages français, les apéros, barbecues et gros desserts, et bien-sûr la météo fraîche et humide de nos régions. Y a plus qu'à espérer qu'elle soit un peu plus clémente les prochains jours... !

Et effectivement, c'est sous un grand soleil que nous redonnons nos premiers coups de pédale depuis plus d'un mois. Nous avons prévu de finir notre périple avec une petite semaine de vélo en France pour remonter dans notre région natale, avec un petit détour par la Normandie pour rallonger un peu le parcours. Mais quitter Paris par l'Est n'est pas vraiment une partie de plaisir. Nous sommes dimanche en fin d'après-midi, et terminons juste un week-end de formation au volontariat, dans la perspective des projets futurs. Attendus le soir à Maisons-Laffitte, nous n'avons pas vraiment le temps de suivre tous les quais de Seine qui auraient peut-être rendu l'itinéraire plus agréable, et coupons plutôt par Neuilly, la Défense et Nanterre. Mais si l'heure n'est pas à l'affluence, les zones industrielles ou commerciales, les quartiers HLM et les grands axes routiers sont loin du charme de la campagne asiatique, et l'esplanade de la grande arche, dans tout son faste et sa construction 100% artificielle nous semble totalement dénuée d'âme. L'arrivée à Maisons-Laffitte est donc plutôt un soulagement, entre les grands arbres qui s'épanouissent dans le parc du château et sur les bords de Seine, et les maisons anciennes qui jalonnent les rues en dressant fièrement leurs murs de briques et de pierres. D'autant que nous retrouvons dans la soirée le plaisir d'un accueil incroyable. Bon, ok, c'était un rendez-vous convenu, c'est sûrement plus facile, mais on est chez une amie de fac que Lucie n'a pas vu depuis cinq ans et que je ne connais pas, et nous sommes touchés par le soin que son mari et elle ont mis à nous recevoir. Alors on fait (ou re-fait) connaissance, on découvre beaucoup d'aspirations ou de centres d'intérêts communs, et on prend plaisir à discuter jusque tard dans la nuit...

C'est par la route du lendemain que nous plongeons, dès les premiers kilomètres, dans les beautés de la campagne française. En quittant Maisons-Laffitte par un parc forestier, nous rejoignons rapidement le parc du Vexin, riche de collines boisées d'où dépassent les flèches des clochers de petits villages paisibles. Les champs s'étirent autour de nous, les blés rehaussant le vert d'un jaune tirant doucement sur le doré. Les chemins agricoles dans lesquels nous entraîne « l'Avenue Verte Paris-Londres » ne bruissent plus que du murmure du vent, du passage de quelques autres promeneurs et du crissement des graviers sous nos roues.

Dans cet environnement, nous avons tout loisir à retrouver l'ambiance de notre voyage, et à nous laisser emporter par les souvenirs, les réflexions autour du retour ou les pensées tournées vers les projets à venir. Où en sommes-nous ? Dans les images du passé ou déjà tournés vers demain ? Ou alors... puis-je me cramponner à l'instant présent et simplement admirer ce coquelicot qui dépasse des épis et les fleurs voisines ou butinent quelques abeilles, ressentir la caresse du vent et jouir des odeurs de la terre, du parfum humide de l'humus des forêts à l'arôme des champs après la pluie des derniers jours, de la senteur des céréales aux effluves des bosquets de fleurs qui enjolivent les jardins... C'est dans l'un d'eux, public, que nous grignotons notre pique-nique de sandwiches au comté, petit plaisir que nous avons oublié depuis de longs mois, tout en discutant avec la dame de la cantine du village qui nous propose un café. Eh oui, le



Pino fait son petit effet en France aussi et continue de jouer son rôle de simplificateur de rencontres. A moins que dans ces villages un peu isolés, l'entrée en relation soit encore assez naturelle ? En tout cas, installés au bord de la salle des fêtes qui fait aussi office de cantine pour la centaine d'enfants de l'école primaire, nous regardons les enfants suivre leur cours de sport en racontant notre voyage à l'employée communale qui, elle, nous partage son séjour en Guadeloupe...



Outre les grandes étendues boisées ou cultivées, la France a aussi ses décors bien à elle, avec les villages aux petites maisons de pierres rassemblées autour de l'inévitable « place de l'église » et ses châteaux impressionnants qui se dévoilent au détour d'un virage. Ici, les deux tours sont couvertes de lierre, leur conférant un air mystérieux de donjon malveillant, là, les jardins sont travaillés pour mettre en valeur la bâtisse imposante en une belle salle de réception. Le chemin est bien conçu pour passer proche de ces jolis « points d'intérêts » mais le fléchage est un véritable jeu de piste, pas toujours très précis. Encore un carrefour sans panneau. Bon, on tente à droite ou à gauche ? Raté, demi-tour. « Ah, là, j'en vois un ! »



Mais c'est le soir venu que la difficulté s'accroît. Cette fois, nous revoilà sans filet pour éprouver l'accueil des habitants et renouveler notre quête d'hospitalité qui, ces derniers mois, nous a conduits, parfois avec peine, vers de belles rencontres. Et l'exercice semble encore plus ardu en France. « Désolé, mes parents n'ont plus de place dans la maison » nous indique un garçon à vélo d'une quinzaine d'années à qui nous venons d'expliquer notre démarche. « Quoique... ça dépend, vous payez combien ? » Euh...

Un autre, qui rentre chez lui en sifflant au terme de la ballade de son chien, se liquéfie soudainement : « Oh, vous savez, ma femme est très gravement malade... » On verrait presque une larme rouler sur sa joue. Bon, ça manque cruellement de crédibilité, et c'est un peu trop surjoué, mais comment lui en vouloir ? C'est sûr, vu la maison, la place ne manque pas et on pourrait planter trente tentes comme la nôtre dans le jardin en ayant encore la place de faire une soirée dansante au milieu. Du coup, ça a un peu tendance à nous agacer. Mais avec un tout petit peu de recul... chacun doit être libre de refuser, et c'est sans doute plus facile de prétexter une excuse invraisemblable que de dire « j'ai un peu peur, je ne le sens pas », « j'ai envie d'être tranquille ce soir » ou « je ne vois aucune raison (aucun intérêt ?) de vous accueillir ». N'empêche, au bout de cinq ou six refus consécutifs, on se dit que l'accueil est tout de même bien peu présent dans la culture de chez nous. La faute à une société individualiste qui n'a pas envie de « se déranger » pour les autres sans y voir son intérêt ? Bien possible, et difficile de juger quand je pense aux fois où j'ai moi-même « fermé ma porte » (au sens figuré, je n'ai pas souvent eu de gens qui venaient spontanément demander à dormir dans mon salon). Ou la faute aux médias, politiques, et autres vecteurs d'informations qui instillent la peur en brandissant des actualités dramatiques pour gagner de l'audience ? Eux par contre, j'avoue que je leur en veux davantage...



Toujours est-il qu'à 21h, après trois heures de recherches et de plus en plus de difficultés à aller vers les gens (ça vous refroidit vite d'enchaîner les refus !), on se dit qu'il faudrait qu'on trouve un endroit où manger et qu'on plante la tente à l'écart d'un village. Justement, dans le petit bourg suivant, si la pizzeria est fermée « à titre exceptionnel » (c'est une soirée chance aujourd'hui !), un distributeur automatique la remplace opportunément. Un peu dépités de devoir dormir en « sauvage » pour un premier soir où on tente l'hospitalité en France, on décide de trouver le lieu à la sortie du village avant de revenir chercher les pizzas, quand, soudainement, en passant devant un grand bâtiment de pierres, on voit une religieuse en train de s'occuper des fleurs dans le jardin. Bon, là, c'est la dernière chance ! La sœur nous accueille très gentiment, et, si elle est aussi surprise que les autres de notre demande, elle y réagit avec beaucoup d'enthousiasme : « C'est l'Esprit Saint qui vous envoie ! » Nous sommes donc plein d'espoirs lorsqu'elle part demander l'accord de sa supérieure, mais son visage décomposé lorsqu'elle revient en dit plus long que ses mots : « Je ne sais pas quoi vous dire... Elle n'est pas dans un bon jour... » On la sent tellement gênée (les vœux d'obéissance doivent parfois être bien pesants...) qu'on se sent obligés de la reconforter : « Ne vous en faites pas, nous allons trouver une pâture un peu plus loin pour nous installer, il n'y a pas de souci, on a l'habitude de camper dans la nature...

- Vous avez une tente ? Ah bah dans ce cas, vous pouvez l'installer ici dans le jardin. Si mes sœurs ont un peu peur sans vous connaître, elles ne diront rien si vous restez dehors et que vous vous faites discrets. Allez, installez-vous et venez prendre une douche pendant que je vous prépare une bonne omelette ! »

Finalement, elle nous confie que la mère supérieure, de remords, est venue la trouver juste après, une vieille tente qu'elle avait trouvée au grenier dans les bras, en lui disant que si nous n'étions pas encore partis, nous pouvions camper dans le jardin, à défaut d'être hébergés dans la maison.

Nous retrouvons dans la soirée les échanges passionnants qui nous plongent dans d'autres vies, qui nous font partager la nôtre, et qui ont enrichi notre quotidien durant tout ce voyage. Si la sœur s'excuse de la simplicité de l'accueil, il est pour nous extraordinaire, avec une omelette délicieuse à laquelle viennent peu à peu s'ajouter du fromage, une salade, des yaourts, deux parts de flans trouvées dans le frigo, un demi cake au chocolat offert par des visiteurs deux jours avant... Bref, on déclare forfait avant d'avoir tout avalé aux grandes protestations de notre hôtesse convaincue que nos kilomètres du jour nécessitent en compensation double ou triple ration.

Et au matin, nous avons droit au « rebond », en présence cette fois des deux autres religieuses de la maison (dont la supérieure), avec un joyeux petit déjeuner qui s'allonge deux heures durant au fil des discussions et des plats qui envahissent la table, entre rires et anecdotes, de nos voyages aux aventures de nos hôtesse polonaises.



Les rencontres internationales se poursuivent peu de temps après lorsque nous croisons, sur la piste cyclable, un voyageur au vélo lourdement chargé et aux traits asiatiques. Ping est Singapourien, plein d'enthousiasme, il a quitté il y a quelques jours, Londres, où il termine ses études, pour rejoindre

Budapest à vélo. « Jusque Singapour ? Whouao, are you crazy ?? » Bon, ok, ma question de « tu rentres chez toi à vélo ? » pouvait sembler bizarre hors contexte, mais ça fait huit mois que la moitié des cyclos qu'on croise traversent un ou deux continents à vélo, avec très souvent Singapour, la « bout de la terre » comme destination ou point de départ, alors... Toujours



est-il que Ping s'émerveille devant notre voyage, notre vélo, notre histoire, sans vraiment se rendre compte que lui-même s'est lancé dans une aventure tout aussi géniale. C'est rigolo à avoir en miroir, et ça m'évoque bien toutes ces vies devant lesquelles nous sommes en admiration sans toujours prendre conscience de la richesse de la nôtre. L'herbe du voisin qui est plus verte, ou simplement le besoin de rêver et d'avoir de nouvelles sources d'inspiration ?

Tout cela m'amène une fois de plus à nos projets des mois à venir, à cette seconde année dont on souhaite profiter pour des expérimentations différentes sans encore bien savoir sous quelle forme, à l'opportunité d'un volontariat et la conscience qu'il n'est pas sûr que l'on nous propose une mission cette fois. Entre stress de l'incertitude et excitation de toutes les portes ouvertes...



L'Avenue Verte nous mène le long des canaux où la route plate nous permet d'avancer à grande vitesse. Lorsque l'on parcourt ces chemins, on se dit que voyager à vélo en France ou en Europe au long cours a aussi ses bons côtés, entre chemins faciles, nature variée et relief adapté. Mais au bout de quelques heures sur les rives du canal, je me dis que c'est aussi sacrément ennuyeux ! Ça va bien pour quelques heures ou une journée, mais j'aurais bien du mal à rester sur des voies cyclables durant plusieurs semaines. Les péripéties, l'aventure, même le « jeu » de trouver son itinéraire perdraient un peu de leurs saveurs... Facilité... ou ennui ? Cela dépend sûrement du type de voyage que l'on recherche, de la durée, de l'expérience, du contexte... Pour nous, cette journée est donc plutôt détente malgré les quelques cent kilomètres que l'on parcourt jusqu'à Dieppe. Nous avons pris de l'avance sur notre planning en quittant Paris dès le dimanche soir, et hier, en enchaînant les kilomètres en même temps que les rejets d'hébergement, de sorte que l'on se dit que nous

pourrions arriver une journée plus tôt que prévu dans le Nord en continuant à un rythme assez soutenu et prendre une journée posée vendredi pour retrouver mes parents et profiter de la fête de la musique. Alors, on file sur l'asphalte récent, traversant successivement Neufchâtel-en-Bray, Mesnières-en-Bray et Bures-en-Bray, pris de fou-rires autour de plaisanterie sur les noms de villages. Les châteaux sont toujours magnifiques, les paysages boisés bruissant des chants d'oiseaux, et les fleurs grandes ouvertes.

Seul le repas du midi est une petite déception lorsqu'on découvre qu'on peut tomber dans les mêmes pièges qu'en Asie en faisant les difficiles. Décidés à se faire un petit resto, on fait les fines bouches devant la première offre à la carte attirante – « Oui, ça a l'air sympa, mais en pays de Bray, on pourrait peut-être trouver des saveurs locales avec des pommes et du fromage autre que le chèvre... » – pour finir dans le petit café sans intérêt du village suivant avec une assiette de papiettes et de choux de Bruxelles... Super !



Mais quand vient le soir, nous avons cette fois une destination. Valérie et Xavier, des hôtes Warmshowers nous attendent à Dieppe, et, si la dernière côte pour monter de la mer à chez eux après 110km se sent dans les cuisses et les mollets, l'accueil est bien confortable. Une jolie chambre dans une maison à l'architecture originale, une bonne douche et une salade fraîche avec fromage et charcuterie autour desquelles nous lions vite connaissance. Tous deux sont instits et habitués des voyages – plutôt en sacs à dos – avec leurs deux filles, et maintenant qu'elles sont plus âgées et indépendantes, se retrouvant à deux, ils se sont tournés vers le vélo pour donner une autre saveur à leurs prochains périples. Et pour partir à Bucarest, ils viennent d'investir... dans un Pino ! Le même que nous mais en neuf ! Alors, forcément, ça rapproche et chacun témoigne de ses impressions, ponctuées de détails communs et d'anecdotes invraisemblables. Mais c'est finalement autour de l'éducation que nous approfondissons les échanges, découvrant avec plaisir la liberté pédagogique que peuvent prendre les professeurs des écoles autour de méthodes alternatives et de nouvelles façons d'enseigner lorsque l'ensemble de l'établissement est un peu ouvert et sous réserve de se conformer aux notions à transmettre contrôlées par le rectorat. La soirée est une nouvelle fois trop courte pour aller au bout des échanges, mais le lendemain nous laisse repartir avec une énergie nouvelle.



Celle-ci est bien nécessaire pour franchir les falaises qui bordent la côte, fouettées par le vent matinal. La météo reste au beau fixe, et, continuant les retrouvailles avec les saveurs françaises, nous estimons qu'un pique-nique en bord de mer de notre région vaut bien un petit crochet vers une baraque à frites. Au moment de s'installer, un tandem noir à la remorque jaune vif surmontée d'un trio de drapeaux français, canadiens et québécois attire notre œil. Je pense qu'on va aller grignoter notre frite à proximité ! Jocelyne et Jean viennent effectivement de Québec pour quelques semaines

en Europe à vélo, de Bretagne aux Pays-Bas. A cinquante et quelques années, ils vont de camping en camping et voyagent lourdement chargés, mais avec le confort qui leur convient : les chaises, la table, le petit carré de mousse pour le repas du midi, les rétroviseurs sur les lunettes de soleil, ... Une fois de plus, on se fait la remarque que pas deux voyages ne se ressemblent et que chacun construit le sien à ses envies et besoins. Chouette souplesse que le voyage à vélo ! Et comme le courant passe bien et qu'ils ont l'intention d'aller découvrir le monument canadien de Vimy, on leur propose spontanément de dormir chez mes parents d'ici deux jours. Euh, Papa et Maman, vous êtes d'accord ?

Chacun reprend sa direction en début d'après-midi, mais nos

chemins se croisent à plusieurs reprises entre les champs rougis de coquelicots, avec simplement pas les mêmes virages, côtes et descentes entre deux. Qui a le meilleur itinéraire ? Mais si eux s'arrêtent au gré des campings, nous comptons bien tenter pour une dernière soirée de rencontrer des inconnus qui seraient heureux de nous accueillir et filons donc jusqu'à Abbeville en passant tout juste entre les cordes d'un bel orage. Bon, qui demande en premier ?

Quand je repense à la réaction de la religieuse qui a eu des regrets après nous avoir initialement dit non, je me rassure en me disant que chaque refus est l'occasion de sensibiliser une personne de plus. Après tout, peut-être une sur trois ou sur dix s'interrogera-t-elle après avoir



détourné le regard et sera-t-elle plus ouverte la prochaine fois que quelqu'un la sollicitera ? Vu comme ça, les rejets ne sont pas totalement perdus... Mais malgré tout, après la difficulté d'avant-hier, j'avoue que j'ai plutôt envie de laisser Lucie passer devant... Bon, ok, c'est mon tour. Avisant une petite grand-mère qui rentre chez elle, son panier de courses derrière elle, je la salue devant sa porte et lui détaille notre requête. Pas de place chez elle, ok. J'insiste quand même un peu, peut-être connaît-elle quelqu'un dans les environs... Elle nous désigne alors la maison paroissiale, à quelques bâtisses de là, en nous indiquant qu'on y trouvera bien quelqu'un. Décidément, il semble qu'ici comme en Asie, la notion d'accueil est restée davantage développée dans les sphères religieuses. Et en effet, en frappant à la porte de la maison, le prêtre qui nous accueille semble prêt à se plier en quatre du haut de son mètre quatre-vingt-dix pour nous proposer une option. Ou plutôt... plusieurs options ! « Vous préférez une famille, une personne seule, la quarantaine, plus jeunes, plus vieux ? » « Euh... » Si lui ne peut pas nous recevoir ce soir, déjà pris par une réunion tardive, il consulte les coordonnées de ses paroissiens en nous demandant, d'un sourire malicieux, quel profil on préfère qu'il contacte.

Finalement, nous atterrissons chez une dame seule d'une quarantaine d'années, enseignante spécialisée qui semble ravie de nous recevoir dans sa petite maison et de nous raconter ses expériences avec les jeunes, élèves ou scouts tout en nous confiant l'histoire de sa famille. Une fois encore, on constate que le côté éphémère de nos rencontres d'un soir libère aussi une certaine parole et des confidences qu'il faudrait souvent davantage de temps pour révéler. Nous sommes dépositaires de cette confiance de gens que nous ne reverrons sans doute jamais et qui, pour cette raison, sont prêts à parler d'eux-mêmes avec profondeur. C'est ça aussi, la magie de ces rencontres...



Mais c'est le lendemain que celles-ci se terminent avec les derniers kilomètres de vélo. Les panneaux indicateurs désignent peu à peu des villages aux noms familiers, les paysages évoquent tel ou tel souvenir que nous avons plaisir à partager à deux, et soudainement, nous revoilà chez nous. Ou du moins, en environnement connu. Nous retrouvons le midi « Bonne-Maman », qui, du haut de ses 92 ans, s'assoit sans hésitation sur notre vélo bizarre avec un mémorable « En avant, on est partis pour Paris ! », puis Maman qui fait le trajet jusque Beaumetz avec nous. Embarqués dans nos discussions mêlées du plaisir de nous retrouver, nous ratons même le passage des 10 000 km !

Puis ce sont Papa et les frangins le soir et le lendemain, les canadiens qui viennent partager une tarte au maroilles bien de chez nous et la fête de la musique, avant que nous n'attaquions la dernière étape qui nous emmène jusque chez les parents de Lucie.

Partis à cinq le samedi matin, ceux-ci nous rejoignent à la pause du midi pour partager une pizza et parcourir les derniers kilomètres ensemble. Beau moment que de faire goûter un peu de notre quotidien à nos familles, quelques coups de pédales sous le soleil, et les discussions de route. Bon, on n'a pas de panne, mais le GPS, censé nous donner un « itinéraire vélo » en évitant les grandes routes, s'arrange même pour nous faire passer par des pistes caillouteuses, des chemins boueux où l'on est obligés de descendre de



vélo, et des sous-bois où orties et ronces se tendent vers nous pour donner un peu de piquant au trajet. On profite du vent dans les blés qui font apparaître les premiers reflets dorés, on s'arrête grignoter des cerises sur le bord de la route, on échange les montures pour faire tester le Pino et croiser les discussions... et c'est finalement à neuf que nous atteignons la maison qui marque la fin de ce beau périple.

Neuf mois de voyage s'achèvent ainsi, dans la douceur et l'excitation des retrouvailles, échos de toutes ces rencontres qui nous ont fait cheminer depuis l'Asie du Sud-Est : rencontre de soi-même, rencontre en couple et rencontre de l'autre qui a bien voulu nous ouvrir sa porte. En restent des souvenirs pleins le cœur, et une richesse à partager qui ne demande qu'à rayonner...

